

## Article

---

« D'un pays (re)possédé »

Alain Baudot

*Études françaises*, vol. 10, n° 4, 1974, p. 359-373.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036589ar>

DOI: 10.7202/036589ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# D'un pays (re)possédé

Si nègues et milates save babillé dans gnon tribunal; si yo connaita la loi con lés zautes, oti yo appouann! Cé pas blancs qui ka montré yo! Ce pas la Fouance qui ka batte la connette, non! Ka qui en Fouance! Cé pas blancs, non! Cé pas la Fouance qui ka gouvelné pays-ci, non!

PAUL BAUDOT, *Oeuvres créoles*  
(texte daté du 22 août 1859)

Un paysage. Qu'est-ce, pour l'homme? La série délibérée d'un rapport toujours fugace. Le lieu, enfin ravi, où tremble la formule. [...] Qu'est-ce, un pays, sinon la nécessité enracinée de la relation au monde? La nation est l'expression, désormais groupée et mûrée, de cette relation. Chaque fois que la nation est opprimée, il y a comble de plénitude entre elle et le pays. Quand la nation au contraire tyrannise l'autre, domine la terre, méconnait le monde comme relation consentie, elle se dénature. Pour quoi certains hommes dans certaines circonstances choisissent leur pays contre leur nation. Toute poétique *en notre jour* signale son paysage. Tout poète, son pays : la modalité de sa participation.

ÉDOUARD GLISSANT, *l'Intention poétique* (1969)

Son pays, ce n'est pas un pays, c'est une île. Un royaume (pourri) d'après l'exil, qui vit dans la coupure (diachronique) et la séparation (synchronique).

L'île entière est une pitié  
Qui sur soi-même se suicide<sup>1</sup>.

Monde cloisonné, ouvert à l'ailleurs quand même, de double façon. Par saturation : ce peuple dont la nourriture quotidienne dépend de la charité d'autrui exporte à perte ses cerveaux et ses corps — naguère Fanon en Algérie, Béville au Sénégal, sans relâche les *doudous* à la Madeleine (pas les îles québécoises, hélas) et à Saint-Denis. Et par infiltration : dans cet espace clos sont venues échouer plusieurs civilisations.

1. Edouard Glissant, *Un champ d'îles*, dans *Poèmes*, Paris, Seuil, 1965, p. 24 (texte datant de novembre 1952).

En somme, un paradis pour ethnologues, comme en témoigne la belle série d'études que Jean Benoist et son équipe viennent de consacrer aux Antilles françaises sous le titre, justement choisi, de *l'Archipel inachevé*<sup>2</sup>. (Glissant avait aussi nommé toute la Caraïbe « ce champ d'îles non inventées »<sup>3</sup>.)

Il faut sans doute s'étonner qu'une société — celle de Glissant : la Martinique — si touchée par l'Histoire (des autres) soit demeurée seule au milieu d'îles qu'en rapprochaient pourtant la géographie, la culture et l'histoire (la leur, longtemps en filigrane). Des îles voisines, rien ou presque n'aborde plus depuis ce bref moment d'une union Caraïbe possible, quand le Martiniquais Delgrès, « si cher au cœur de l'Haïtien Dessalines », tombait « avec ses troupes guadeloupéennes au Fort Matouba<sup>4</sup> ». Toussaint Louverture disparu, des communautés sœurs s'isolent à nouveau. Mais qui le leur reprocherait ? On ne peut sortir de soi que lorsqu'on se possède : le déracinement dans l'exultation, à la Gide, c'est un luxe de gens bien nantis.

Chacun chez soi (si l'on peut dire : « Je vois aussi que dans mon pays et de ma terre le titre est à d'autres ; que la terre n'est pas en nous...<sup>5</sup> »), et, tout autant, chacun pour soi. Comble du démembrément en effet, sur l'île même on ne lutte quasi pas ensemble. Ainsi les pêcheurs ne forment des associations de travail que temporaires, alors que rudes conditions naturelles et pressions socio-culturelles toujours variées réclameraient un effort coopératif continu. Au point qu'un

2. *L'Archipel inachevé, Culture et société aux Antilles françaises*, publié sous la direction de Jean Benoist, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972. Cet ouvrage est à peu près le seul travail d'ensemble que nous ayons sur la Caraïbe française. On souhaite donc que ses auteurs, si attentifs à cette « dialectique de soi-même et de l'autre » (p. 343) qu'est toute enquête ethnologique, renconrent à Fort-de-France, Glissant et son équipe de l'Institut martiniquais d'études. — Césaire, de passage au Québec en 1972, avait aussi aimé ce titre, comme il le dit au cours de sa conférence prononcée à l'Université Laval le 11 avril 1972 et publiée dans *Etudes littéraires*, vol. VI, no 1, avril 1973, p. 19-20.

3. Dans *l'Intention poétique*, Paris, Seuil, 1969, p. 221.

4. Edouard Glissant, « Culture et colonisation : l'équilibre antillais », *Esprit*, no 305, avril 1962 (numéro spécial réalisé par le Front antillo-guyanais — alors dissois —, organisation dont Glissant est l'un des membres fondateurs), p. 590.

5. *L'Intention poétique*, p. 41.

ethnologue parle à propos des habitants du village martiniquais par lui visité en 1962 et en 1963 de « comportement anti-social généralisé<sup>6</sup> » : il n'a jamais étudié pêcheurs aussi jaloux de leurs pratiques et de leurs rites, aussi réticents devant la tâche collective. Voilà en tout cas que depuis trois ou quatre années Édouard Glissant, secondé par les chercheurs et les élèves de l'Institut martiniquais d'études qu'il a fondé à Fort-de-France, promène de village en village une troupe théâtrale et quelques montages sans prétention axés sur la véritable « Histoire des Nègres<sup>7</sup> ». Cette action culturelle, qui est d'abord apprentissage de l'expression et de la communication, a ses fondements théoriques :

1. *Peut-on faire, ici et maintenant, l'économie de la nation?*

*Si oui, l'acte théâtral devient inutile : l'expression collective se dissout dans l'ailleurs (d'où parfois une conception formelle de l'internationalisme) et la collectivité n'a plus besoin de se représenter.*

2. *Peut-on accéder à une « connaissance » sans l'éprouver dans une pulsion collective?*

*Si oui, un peuple peut être maintenu sans dommage dans l'immobilité folklorique — et la dépersonnalisation de tous n'est plus aliénation<sup>8</sup>.*

6. Richard Price, « Magie et pêche à la Martinique », *l'Homme*, vol. IV, no 2, 1964, p. 95 (traduit par Tina du Bouchet). Cf. aussi l'article de Jean Benoit, « Individualisme et traditions techniques chez les pêcheurs martiniquais », *les Cahiers d'outre-mer*, vol. XII, 1959, p. 265-285. A propos de quoi il faut faire deux remarques : 1) les conclusions de Price n'ont peut-être pas une portée générale (dans un autre village de la Martinique, les relations interpersonnelles sont au contraire très intenses, selon M. M. Horowitz, *Morne-Paysan. Peasant Village in Martinique*, New-York, Holt, Rinehart et Winston, 1967, cité par Joseph Josy Levy, « Comparaison des relations interpersonnelles dans trois communautés martiniquaises », *l'Archipel inachevé...*, p. 145) ; et 2) a-t-on observé le comportement des pêcheurs des côtes normandes ?

7. *Histoire de nègre* est le spectacle présenté en 1971 (textes d'Anne Barbey sur l'Afrique du Sud, Aimé Césaire, René Depestre, James Forman, Édouard Glissant, Jean Metellus, Jacques Roumain, Léopold Senghor, Kateb Yacine; documents d'époque projetés et chants d'Haïti) cf. *Acoma*, no 3, février 1972, p. 72-117. En 1972, à l'occasion du Ve festival de l'I.M.E., le groupe a mis en scène la pièce de Peter Weiss, *Chant du fantoche lusitanien*.

8. Édouard Glissant, « Théâtre, conscience du peuple », *Acoma*, no 2, juillet 1971, p. 59.

\* \* \*

« Folie insulaire<sup>9</sup> », donc, que le poète et l'ethnologue Édouard Glissant (il possède cette double formation) veut à la fois inventorier et guérir. Rien là de bien neuf, dirait Lilyan Kesteloot, puisque le grand Césaire avait déjà fait ses propres incantations sur

ces quelques milliers de mortiférés qui tournent en rond dans la calebasse d'une île<sup>10</sup>,

qu'il avait lui aussi glorifié Toussaint, qu'il avait le premier écrit des pièces de théâtre où l'Afrique noire retrouve son âme, et les lettrés leur sens du tragique<sup>11</sup>. Pourtant, nous sommes avec Glissant dans un langage, c'est-à-dire dans une relation au monde, tout à fait autre : présence et participation là où Césaire était déchirement et distance. Son compagnon de labeur, c'est plutôt le Guadeloupéen Saint-John Perse, malgré l'écart d'appartenance : car modelant comme lui le paysage natal, par différence ou par ressemblance<sup>12</sup>. C'est encore cet ami mort trop jeune, Paul Niger (Albert Béville, à qui est dédié *le Quatrième Siècle*). Ou, dans un autre univers où il le rencontra jadis, le Bordelais Jean Cayrol : les premières œuvres de Glissant, *Un champ d'îles*, *la Terre inquiète*, *les Indes*, et même *le Sang rivé* — offert « à toute géographie torturée » —, on les réunirait volontiers sous

9. L'expression sert à Glissant à définir le thème de son prochain livre (à paraître en 1975 aux Editions du Seuil sous le titre — probable — de *Chants de Malemort*) : cf. interview à Jean Gaugard, *les Lettres françaises*, 3-9 septembre 1964. Voir aussi *Acoma*, no 3, février 1972, p. 7-23, où se lit un texte intitulé « Billons » et constituant, selon Glissant lui-même, « l'une des ouvertures d'un ouvrage, *Malemort*, qui prétend explorer en partie les turbulences du déracinement antillais ».

10. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1956, p. 43-44.

11. Outre les ouvrages connus de Lilyan Kesteloot, consulter Jean Decock, « Faut-il jouer Césaire ? — Réflexions sur le sens du tragique au spectacle de deux pièces d'Aimé Césaire », *African Arts/Arts d'Afrique*, vol. I, no 1, automne 1967, p. 36-39 et 72-75; et surtout Juris Silenicks, « Deux pièces antillaises [la *Tragédie du roi Christophe*, de Césaire, et *Monsieur Toussaint*, de Glissant] : du témoignage local vers une tragédie moderne », *Kentucky Romance Quarterly*, vol. XV, no 3, 1968, p. 245-254.

12. Emile Yogo, *Saint-John Perse et le conteur*, Paris, Bordas, 1971, a bien mis en lumière cet enracinement antillais : au niveau du signifiant, non du projet conscient (à la différence de ce qui se passe chez Césaire).

le nom de *l'Espace inhumain*<sup>13</sup>. Perse, Niger, Cayrol : des poètes à la fois de l'exil et de l'appartenance, du lieu natal et de l'ailleurs.

Mais peut-on être du dedans et du dehors tout ensemble ? Avec son premier roman, *la Lézarde*, Glissant entre d'emblée dans la ronde. La méthode a ses risques, quand un faux pas peut changer la danse en transe. À la Martinique, le « délice verbal » — ce que chez un autre peuple on appelle « aliénation délirante » : le texte de Miron trouve aussi sa place dans la revue *Acoma*<sup>14</sup> — est un mal assez répandu pour que Glissant et ses collaborateurs de l'I.M.E. lui aient consacré plusieurs séminaires de recherche<sup>15</sup>. Les symptômes les plus manifestes, tels qu'ils s'observent chez Suffrin, le créateur au Lamentin du dogme de Cham, en sont le goût de la formule, la multiplication des mots pseudo-savants, les sauts du coq à l'âne, etc., et, plus profondément, la contradiction entre la révolte et la conduite (« avec soi, contre soi », et « contre l'autre, par l'autre<sup>16</sup> »). Mais les gens équilibrés ont tort de se moquer : d'une part, le délire d'un Suffrin revêt une certaine fonction d'expression et de libération, de mise en scène (c'est du théâtre communautaire) et de mise en demeure (la situation y est affrontée) ; et d'autre part, quel discours, politique par exemple, n'emprunte pas quotidiennement les mêmes voies (incontinence oratoire, fausses évidences assénées, incohérence) tout en niant la réalité des problèmes ? « Par quoi l'élite verse dans une autre forme de délire, celle de persuasion<sup>17</sup> ».

13. C'est un africaniste qui note l'acuité véritablement ethnographique du regard chez Cayrol : cf. Jean Copans, compte rendu de Jean Cayrol, *De l'espace humain*, Paris, Seuil, 1968, dans *l'Homme*, vol. IX, no 3, 1969, p. 122-123.

14. Voir *Acoma*, no 4-5, avril 1973, p. 5-15.

15. Cf. *Acoma*, no 4-5, avril 1973, p. 49-68 et p. 84-92 (articles de Glissant : « Introduction à une étude du délire verbal « coutumier » comme signifiant de la situation en Martinique », et « Note sur une pré-enquête. Le cas Suffrin ») ; p. 69-83 (article d'Hector Elisabeth : « Essai d'enquête sur le délire verbal à la Martinique en milieu populaire ») ; p. 93-103 (article de Marlène Hospice : « Sur les mécanismes de persuasion ») ; et p. 104-106 (résumé des discussions).

16. Edouard Glissant, « Note sur une pré-enquête. Le cas Suffrin », *Acoma*, no 4-5, avril 1973, p. 90.

17. *Idem*.

Qu'importent ces arguties : à en croire certaine presse, ce n'est qu'affaire de degré dans l'avancement de la maladie, et Glissant lui-même est forcément atteint puisqu'il est né *là-bas*. Comment en effet, s'indigne-t-on, séparer en de pareils pays le thérapeute du patient ? Distinguer le diagnostic de l'infection ? Et l'objectivité, avez-vous le droit d'y manquer sous prétexte que vous êtes poète ? — Autant de questions qui relèvent d'une conception erronée (dichotomique) de la médecine, et à quoi répondrait sans peine la psychiatrie sociale, un Roger Bastide par exemple, qui avait passé en Afrique ce que Conrad appelait « la ligne d'ombre<sup>18</sup> », et s'était fait initier. Mais il suffit de noter que de telles accusations s'inscrivent dans une cohérence vraiment névrotique, elle : ce sectarisme qui est corruption de l'idée de nation, et qui voit dans tout apport éventuel de l'autre empiètement immédiat sur soi. Révélateur de cette monomanie est le cri d'alarme poussé par *Jeune Nation* quand la *Lézarde* reçoit le Renaudot (1958), et quand — le jeu des prix littéraires a de ces ironies — le Goncourt va à Francis Walder et le Fémina à Françoise Mallet-Joris :

Lauréat du Prix Fémina : un écrivain belge. Lauréat du Prix Goncourt : un écrivain belge. Lauréat du Prix Renaudot : un Nègre. Les écrivains français à peau blanche sont invités à aller se faire couronner ailleurs<sup>19</sup>.

En vérité, qui est aliéné ? (Quant à l'objectivité réclamée, autre qu'elle repose sur une notion d'objet à laquelle les sciences humaines ont de longtemps renoncé, elle n'a souvent été ici qu'un prétexte au laisser-enfermer.)

\* \* \*

Loin donc d'être possédé, le discours poétique de Glissant est une repossession : fidèle certes, mais tout entier concerté. Les détours et les retours, les reprises et les variations cons-

18. Cité par Jean Duvignaud dans son compte rendu de Roger Bastide, *le Rêve, la transe et la folie*, Paris, Flammarion, 1972, dans *le Nouvel Observateur*, lundi 11 septembre 1972, p. 11.

19. Inclus dans la protestation élevée par *Droit et liberté* de décembre 1958 sous le titre « L'école des nervis ».

tituent ce qu'en d'autres temps on eût appelé une écriture réaliste — et non symboliste, malgré Champigny<sup>20</sup> —, à l'image de l'espace insulaire et du temps cyclique qu'elle explore et ressaisit pour mieux faire éclater. Contre la ligne droite, et peut-être parce que la linéarité, ou l'un de ses avatars : l'idée de progrès, lui a été imposée comme la métaphore de l'autre, Glissant choisit l'épaisseur ; contre le plain-chant, la polyphonie. À la lettre, *le Quatrième Siècle* doit se déchiffrer comme une invention (du pays) à plusieurs voix, et avec reprises obligées. Ce cheminement multiple, souvent rétrograde, ne semble piétinement et égarement qu'à des yeux habitués à la seule lecture horizontale, de gauche à droite : pour le jeune Mathieu fouillant son passé à travers les visions de papa Longoué, le quimboiseur, c'est ainsi que s'accomplit l'apprentissage de l'île dans toutes ses circonvolutions et ses strates.

Pareille topologie n'est ni fermée, ni statique : elle intègre cette dimension temporelle sans laquelle le pays ne pourrait retrouver son bon *sens*. Triomphe d'une esthétique de l'amplitude, c'est-à-dire à la fois de l'étendue et du mouvement, et dont les arts visuels aussi offrent des épanouissements analogues. Ce n'est pas hasard que Glissant ait préfacé tant d'expositions à la Galerie du Dragon ; et l'on sentirait en lui presque le regret de ne pas être peintre, quand il dit de ce maître chilien de l'espace animé qu'est son ami Matta :

Donc, il s'agissait de *raconter* l'être, dans son mouvement, dans sa trépidation intime, dans ses orages : en quelque sorte, de suppléer aux infirmités du langage, lequel ne peut offrir *en une fois*, d'un seul tenant, la saisie de ce qui vit obscurément<sup>21</sup>.

20. Robert Champigny, compte rendu de *l'Intention poétique, The French Review*, vol. XLV, no 1, octobre 1971, p. 203-205 (à propos de « la notion de paysage »).

21. Edouard Glissant, « Terres nouvelles », introduction à l'exposition de Matta, dans le catalogue de la Galerie du Dragon, 1956, non paginé. Texte légèrement modifié (ajoute par exemple langage *parlé*) dans *l'Intention poétique*, p. 162.

La réussite des compositions de Glissant, comme chez Matta, et plus encore chez le sculpteur cubain Cárdenas, où la pierre évoque « tout de suite la drue présence de l'historique<sup>22</sup> », naît bien de cette conjonction de la densité spatiale et du devenir. Il n'est peut-être pas faux de penser que l'auteur des *Indes* accomplit par son art, c'est-à-dire de façon consciente, ce que Felipe Guaman Poma de Ayala, le descendant de l'Inca Tupac Yupanqui, avait fait sous la pression de l'acculturation : la synthèse de deux systèmes du monde, — l'un qui privilégie la synchronie (en quecha, le même mot, *pacha*, servait à désigner à la fois la terre et la saison), l'autre le calendrier cumulatif et la diachronie<sup>23</sup>.

Il faut préciser que si Glissant prend lui aussi parti pour l'histoire, en dépit de Hegel qui ne lui avait laissé le choix qu'entre l'assimilation ou l'immobilisme, ce n'est pas telle qu'on la lui a d'abord enseignée. Là où l'école montrait l'harmonieuse succession des âges martiniquais, l'abolition de l'esclavage (1848) apparaissant comme la conséquence naturelle de la traite et la départementalisation (1946) comme le prélude à l'intégration heureuse, Glissant voit dans l'histoire de son pays une série de ruptures et de traumatismes; non pas un temps perdu qui pourrait se reconquérir en chambre, mais, ainsi qu'il aime à dire, un temps *éperdu* : cassure des Africains d'avec leur continent, par-delà l'océan; cassure d'avec le rêve du retour à l'Afrique; cassure d'avec le nouveau et réel pays, en 1848, quand l'occasion va être perdue de revendiquer la « propriété » martiniquaise; cassure de 1946, quand l'Assimilation éloignera une fois de plus la possible reprise<sup>24</sup>.

22. Edouard Glissant, *l'Intention poétique*, p. 172.

23. Cf. Nathan Wachtel, « Pensée sauvage et acculturation. L'espace et le temps chez Felipe Guaman Poma de Ayala et l'Inca Garcilaso de la Vega », *Annales (E.S.C.)*, vol. XXVI, nos 3 et 4, mai-août 1971, p. 793-840. — Glissant connaît bien au moins Garcilaso de la Vega : il en recommande la lecture aux abonnés des *Lettres nouvelles* (numéro du 30 décembre 1959 — janvier 1960, p. 35).

24. Edouard Glissant, « Introduction à une étude des fondements socio-historiques du déséquilibre mental », *Acoma*, no 1, avril 1971, p. 85-86.

Mais cette décolonisation de l'histoire ne s'effectue pas par simple renversement antithétique, bien au contraire (« Notre nécessité aujourd'hui : d'affirmer, non une communauté *face à l'autre*, mais *en relation à l'autre* », puisque « là où les histoires se joignent, finit l'Histoire<sup>25</sup> »). Non plus que dans la complaisance : le mirage africain y est refusé autant que la tentation de la francisation, et le folklore dénoncé comme une immobilisation voulue de la nation<sup>26</sup>. Ce n'est pas par exemple en collectionnant des *traits* africains, selon le vocabulaire en usage pendant les beaux jours de l'anthropologie évolutionniste, que l'on reconstruira la personnalité antillaise ; mais bien, comme font *la Lézarde* et *le Quatrième Siècle*, en retrouvant ces *éléments tendanciels* divers dont la présence dans toute culture n'est jamais ni statique ni exclusive. De même, *les Noirs marrons de Guyane*, un livre récent de Jean Hurault le rappelait, ont su créer un art afro-américain original et novateur<sup>27</sup>.

\* \* \*

Point d'utopie : « pays rêvé, pays réel<sup>28</sup>. La poésie de Glissant fait surgir un décor que le langage ordinaire ou dominant rendait invisible. Contre ceux qui croient au dernier des fatalismes : le déterminisme géographique, il affirme que c'est l'homme qui bâtit son paysage, et non l'inverse. Les conquérants avaient bien, comme on dit, transformé le monde à leur image, jusqu'à engendrer des phénomènes d'hallucination collective. Il n'y a guère longtemps, si l'on demandait aux enfants des écoles de la Martinique de dessiner un arbre, on obtenait un cerisier rose ou un pommier blanc. L'acoma,

25. Edouard Glissant, *l'Intention poétique*, respectivement p. 205 et 215.

26. Cf. *Acoma*, no 2, juillet 1971, p. 58 : « il n'est pas certain qu'une sorte d'usage prophétique et à priori du créole (par rapport à une réelle libération) n'entraîne pas à des complaisances folklorisées, dont la plus caricaturale serait, sous des dehors populistes, une sorte de « doudouïsme » de gauche ».

27. Jean Hurault, *Africains de Guyane*, Paris & La Haye, Mouton, 1970 (avec 47 planches hors texte) : cf. le compte rendu que donne de cet ouvrage Roger Bastide dans *Annales (E.S.C.)*, vol. XXVI, no 6, novembre 1971, p. 1185-1186.

28. Titre de la « conclusion » de *l'Intention poétique*, p. 244-248.

l'arbre du pays par excellence, celui dont le père Du Tertre écrivait vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : « On remarque que fort longtemps après estre coupé, le cœur en est aussi sain, humide et plein de sève, que si on le venait de mettre par terre<sup>29</sup> », c'est Glissant qui nous apprend à le voir. Il suffit de l'intention d'un poète pour changer de mirage.

Certes, les mythes ne naissent pas du néant. « La syntaxe mythique, dit Lévi-Strauss dans *le Cru et le cuit*, n'est jamais entièrement libre dans la seule limite de ses règles. Elle subit aussi les contraintes de l'infrastructure géographique et technologique<sup>30</sup>. » Le poète ne peut non plus oublier les données du pays, les mornes, la plaine et la mer, mais il les veut comprendre dans leur relation à l'histoire et à la société. N'est-ce pas un géographe, Jean Brunhes, qui écrit quelque part : « Conquérir (dans le sens humaniser) un pays, c'est en dépendre davantage, mais on en dépend parce qu'on l'a conquis » ? Pour papa Longoué, le déchiffrement du paysage antillais n'est possible que dans la mesure où il suppose une information du pays par l'histoire :

Toute l'histoire s'éclaire dans la terre que voici : selon les changeantes apparences de la terre au long du temps<sup>31</sup>.

Seule donc une perspective ethnocentrique permet de voir en Glissant l'héritier du symbolisme, quand il s'agit pour lui d'expliciter une série de rapports au milieu. Il participe bien davantage d'une épistémé moderne, celle-là même qui fait étudier à Braudel l'époque de Philippe II dans le contexte de la Méditerranée<sup>32</sup>. D'une certaine façon, Glissant est à ses prédécesseurs ce que les historiens de l'*« école »* des *Annales* sont à la tradition positiviste : sans dédaigner l'acquis du

29. Citation mise par Glissant sur la page de couverture de sa revue *Acoma*.

30. Cité par Mariel Jean-Brunhes Delamarre, « Géographie humaine et ethnologie », dans *Ethnologie générale*, sous la direction de Jean Poirier, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1968, p. 1473. C'est aussi à cet article que j'emprunte la citation suivante (de Jean Brunhes).

31. Edouard Glissant, *le Quatrième Siècle*, Paris, Seuil, 1964, p. 47.

32. Jacques Le Goff remarque avec raison que s'appuyer « sur les données de la géographie » pour la « dynamiser » est une tendance propre à l'historiographie française (interview donnée au *Nouvel Observateur*, mardi 7 mai 1974, p. 71).

passé, il adopte des perspectives autres, et substitue à l'histoire des événements ou des grands hommes l'histoire en profondeur et l'histoire globale.

Le changement de problématique est surtout sensible dans sa somme romanesque, *le Quatrième Siècle* (1964), chef-d'œuvre en quoi l'on a raison de saluer le prochain manuel des écoliers martiniquais. Avec les *Indes* (1956), et même dès les premiers poèmes publiés en revue (à partir de 1948), la conquête des Amériques et ses suites n'apparaissaient déjà plus comme l'épanchement de quelque passion d'exil ou la réalisation d'un plan divin sur le monde — Ghelderode ou Claudel face à l'aventure de Colomb —, mais plutôt comme une affaire collective résultant de forces économiques et sociales complexes. Dans la pièce *Monsieur Toussaint*, le dessein n'est pas non plus, au contraire de ce que Lilyan Kesteloot exigeait de Césaire, de doter la négritude de héros plus grands que nature. Toussaint chez Glissant ne se définit que par ses *relations* au sol et aux habitants de son pays. Grâce à la superposition des temps et des lieux, il se trouve à la fois dans l'île participant aux combats de son peuple, et dans la prison confrontant chaque moment de ces combats, « car il n'y a pas de frontière définie entre l'univers de la prison et les terres de l'île antillaise », précisent les indications scéniques. Si toute chronologie n'est pas abolie — de même, en appendice au *Quatrième Siècle*, une « datation » permet au lecteur de retrouver des jalons —, c'est encore une vision spatiale qui domine : le temps du drame n'est pas successif, mais simultané, étalé sur la scène comme une toile qui se lirait dans tous les sens. Enfin, l'action n'y est pas déterminée par des motivations individuelles, mais explicitée par le double jeu structural des rapports entre les personnages et des conflits de situation (impérialismes en présence, colonisation, Révolution). Par là aussi, l'épopée de ce cocher-général devient l'histoire totale de la naissance (avortée) d'une nation.



L'actualité d'un tel projet est manifeste, et c'est à juste titre que Glissant fait de « l'irruption dans la modernité<sup>33</sup> » l'une des caractéristiques essentielles de la poétique américaine dans son ensemble. La différence résiderait en ce que cette modernité est vécue, dans les Amériques, alors qu'elle est ailleurs ou bien qualifiée d'exotique ou bien intégrée à une théorie ressentie comme en rupture. Ainsi les lecteurs parisiens de *la Lézarde* parlaient en 1958 de « lyrisme éclatant » (regard ethnocentrique) ou de « défi à la tradition » (point de vue nouvelle critique), quand Glissant avait tout naturellement cherché dans cette œuvre, selon ses propres termes, « une reprise de contact avec le paysage antillais<sup>34</sup> ». (On a vu pareillement des critiques d'art européens s'extasier sur « l'expressionnisme » du Groupe des Sept, jusqu'à ce qu'ils consentissent à venir observer la forêt canadienne à l'automne.)

Coïncidence d'une pratique sur un continent et d'une pensée sur l'autre? Il est sûr en tout cas que pour Glissant l'affirmation de la personnalité antillaise, c'est-à-dire la sauvegarde d'une différence, s'accompagne d'une recherche des convergences : serait vraiment folle une nation qui, aujourd'hui, accepterait l'internement. Une telle volonté d'ouverture est évidente dans les rapports que Glissant entretient avec la langue. On a cru le mettre en contradiction avec lui-même sous prétexte qu'il s'exprime en français :

Et on me dit : Que faites-vous autre que parler la langue d'Occident? et de quoi parlez-vous, sinon de cela que vous récusez? — Mais je ne récuse pas, j'établis corrélation. [...] Mais ma différence est en l'usage que je fais du concept, non dans le refus (ou l'impossibilité) de l'abstraire. Dans ma manière de fréquenter passionnément cette langue, non dans sa méconnaissance<sup>35</sup>.

33. Conférence prononcée lors de la Rencontre québécoise internationale des écrivains à Montréal le vendredi 7 septembre 1973, et publiée avec les actes de cette rencontre dans la revue *Liberté*, vol. XV, no 6, novembre-décembre 1973, p. 12-16.

34. Entretien avec Olympe Bhêly-Quénun au moment de la parution du *Quatrième Siècle*, dans *la Vie africaine*, vol. LII, novembre 1964, p. 21.

35. *L'Intention poétique*, p. 42-43.

Un pays, ajoute-t-il, ne doit plus se définir par sa langue, selon cette équation simpliste qui a servi aux nationalismes en lutte du XIX<sup>e</sup> siècle à justifier et à renforcer le cloisonnement des Antilles. Il faut, à travers la diversité des parlers antillais, forger un *langage commun*<sup>36</sup> qui permettra à la Caraïbe de trouver son unité. Là se situe la tâche des poètes, qui sont avant tout, comme les ethnologues, des traducteurs (Schwimmer).

Même souci « d'ouvrir un multi-réalité (ou plutôt une multi-relation entre réalités)<sup>37</sup> », dans sa conception de l'histoire. Glissant ne connaît pas la tentation d'une certaine historiographie africaine, où Boudha et Moïse devaient des noirs de la vallée du Nil, au grand désarroi — légitime — d'Henri Brunschwig et de Jean Poirier<sup>38</sup>. Sans doute se devait-on de contrer la bêtise d'un Gaxotte, qui écrivait encore en 1957 à propos de l'Afrique : « ces peuples n'ont rien donné à l'humanité », et de ce point de vue, Cheik Anta Diop a accompli une œuvre assez comparable à celle de Michelet pour le nationalisme français<sup>39</sup>. Mais une fois reven-

36. Cette distinction entre langue et langage (*l'Intention poétique*, p. 42-51) semble avoir échappé à Jacques Ferron : cf. l'altercation (amicale) entre le docteur et Glissant lors de la rencontre sur le roman des Amériques, dans *Liberté*, vol. XV, no 6, novembre-décembre 1973, p. 31-36. Glissant s'était déjà expliqué là-dessus devant un public québécois dans sa conférence prononcée pour la première rencontre internationale des Départements d'études françaises (Université Laval, 22-27 mai 1972) : « Langue et multilinguisme dans l'expression des nations modernes », *les Etudes françaises dans le monde*, AUPELF, 1972, p. 10-15.

37. *L'Intention poétique*, p. 61.

38. Henri Brunschwig, « Histoire, passé et frustration en Afrique noire », *Annales (E.S.C.)*, vol. XVII, no 5, septembre-octobre 1962, p. 873-884; Jean Poirier, « Ethnologie diachronique et histoire culturelle », dans *Ethnologie générale*, surtout p. 1450-1451 et p. 1452-1453.

39. Chez les historiens, la tendance est aujourd'hui à juste titre d'accepter les thèses essentielles de Cheik Anta Diop : cf., notamment, le compte rendu que donne Michel-Marie Dufeil du livre de Théophile Obenga, *l'Afrique dans l'Antiquité. Egypte pharaonique, Afrique noire* (dédié à Ch. Anta Diop), Paris, Présence africaine, 1973, dans *Annales (E.S.C.)*, vol. XXIX, no 2, mars-avril 1974, p. 282-284. L'africanité structurelle et culturelle de l'Egypte, en particulier, ne fait pas de doute. La méthode appelle cependant des réserves : 1) accumulation de documentation de valeur inégale; mélange de messianisme et de rigueur « scientifique »; utilisation d'évidences jamais démontrées; fausses réponses données aux critiques de Mauny et de Sucré-Canale; 2) surtout, conception trop flottante, et même dangereuse, de l'anthropologie physi-

diqué et pleinement obtenu le droit à l'existence historique, il est vain de chercher à évaluer en termes arrêtés l'apport de chaque peuple à une civilisation mondiale hypothétique, qui serait la somme (exacte?) de toutes les « inventions » (proclamées « bénéfiques » à quel titre?) de l'histoire (connue?) de l'humanité. S'intéressant plutôt à la dynamique des échanges entre cultures, et soucieux de préserver les originalités hors de toute sclérose, Glissant instaure une lecture relationnelle de l'histoire, et remplace le « discontinu » par le « composite » (*l'Intention poétique*) : par quoi non seulement il arrache la nation à son isolement temporel et spatial, et donc à la folie possible, mais échappe aussi à l'uniformisation justement redoutée. Car cette volonté d'unir — non d'unifier — implique le maintien de la diversité :

Ce qu'il faut ici aux uns et aux autres, communautés lourdes d'histoire et communautés dépouillées, ce n'est en effet pas un langage de communication (abstrait, décharné, « universel » de la manière qu'on sait) mais par contre une communication possible (et, s'il se peut, régulière) entre des opacités mutuellement libérées, des différences, des langages<sup>40</sup>.



« La conscience de la nation est ainsi conscience de la relation<sup>41</sup> ». Le Martiniquais Édouard Glissant se révèle déci-dément notre contemporain. On ne s'étonnera donc pas de lire des pensées semblables dans un écrit de l'ethnologue belge Lévi-Strauss datant du début des années 50 : «L'exclusive fatalité, l'unique tare qui puissent affliger un groupe humain et l'empêcher de réaliser pleinement sa nature, c'est d'être

que; confusion entre les notions de « race » et de culture (voir, entre autres, la légende donnée à la planche XVI de *l'Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique*, Paris, Présence africaine, 1967 : « Narmer, nègre typique, premier pharaon d'Egypte [...] Assurément il n'est ni aryen ou indo-européen ni sémité mais indubitablement nègre. Telle est la matérialité des faits qu'aucune science ne peut détruire à l'heure actuelle »).

40. *L'Intention poétique*, p. 51.

41. *L'Intention poétique*, p. 207.

seul<sup>42</sup> ». Corrélations, et non résultat de quelque influence qui agirait à la manière d'un phlogistique. Tôt dans sa carrière, Glissant avait de même assigné à l'ethnologie et à la littérature un double rôle : l'exploration de l'ailleurs comme condition de survie de notre ici, l'éloge du pays pour que s'accomplisse le monde<sup>43</sup>. Pour lui aussi, la dialectique de la (re)possession est un *essai sur le don*. Comme le chantera Thaël :

Et dans sa certitude, il y avait le monde enfin ouvert, et clair, et peut-être si proche. Les pays qui de partout accouraient et te parlaient avec leurs sables, leurs boues rouges, leurs fleuves à l'infini, la clamour de leurs habitants. Les pays réels, et la science d'au loin qui à ta science profitait. Un bateau, lui aussi ouvert et transparent, qui enfin faisait suivre un arrivage d'un départ, un départ d'une arrivée. Le trou noir du temps et de l'oubli, d'où tu émerges. Le terrain autour de toi qui n'est pas comme une ratière où tu te sentirais rancir : il y a la mer (la mer est là !) et ce fil qui sur le fond des eaux profondes se renforce pour amarrer le grain de terre au grain de terre, la rive d'ici à la rive visible là-bas<sup>44</sup>.

ALAIN BAUDOT

42. Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Denoël/Gonthier, Bibliothèque Médiations, 1971 (brochure diffusée par l'Unesco en 1952), p. 73. Cf aussi p. 77 et p. 85 : « La civilisation mondiale ne saurait être autre chose que la coalition, à l'échelle mondiale, de cultures préservant chacune son originalité. [...] Mais] C'est le fait de la diversité qui doit être sauvé, non le contenu historique que chaque époque lui a donné et qu'aucune ne saurait perpétuer au-delà d'elle-même ».

43. Idées développées par exemple dans son article « Michel Leiris ethnographe », *les Lettres nouvelles*, 4<sup>e</sup> année, n° 43, novembre 1956, p. 609-621, et dans son recueil *Soleil de la conscience*, Paris, Falaize, 1956.

44. *Le Quatrième Siècle*, p. 286.